

**T
K
M**

**TEXTE ET MISE EN SCÈNE
AHMED MADANI**

F(L)AMMES

25–29.09.18

**MA MÈRE
SANS
SA PERRUQUE
À L'IMPRES-
SION
D'ÊTRE EN
PYJAMA!**

L'HISTOIRE

mar, mer, jeu, sam : 19h

ven : 20h

Durée : 1h45

À voir en famille dès 13 ans

ÉQUIPE DE CRÉATION

Texte et mise en scène :

Ahmed Madani

Regard extérieur :

Mohamed El Khatib

Assistante à la mise en scène :

Karima El Kharraze

Création vidéo :

Nicolas Clauss

Création lumière et régie générale :

Damien Klein

Conseiller à la chorégraphie :

Salia Sanou

Costumes :

Pascale Barré et Ahmed Madani

Création sonore :

Christophe Séchet

Régie son :

Jérémy Gravier

Coaching vocal :

Dominique Magloire

et Roland Chammougom

Photo :

François-Louis Athénas

Administration et production :

Naia Iratchet

Diffusion et développement :

Marie Pichon

Avec :

Anissa Aou

Chirine Boussaha

Laurène Dulymbois

Dana Fiaque

Yasmina Ghemzi

Maurine Ilahiri

Anissa Kaki

Nina Muntu

Haby N'Diaye

Inès Zahoré

Production :

Madani Compagnie

Coproduction :

Le Théâtre de la Poudrerie à Sevrans, Le Grand T théâtre de Loire-Atlantique, L'Atelier à spectacle – Scène conventionnée de l'Agglo du Pays de Dreux, La CCAS, Fontenay en Scènes à Fontenay sous-Bois, l'ECAM au Kremlin-Bicêtre

Avec le soutien de :

La Maison des métallos, Le Collectif 12 à Mantes-la-Jolie, La MPAA à Paris, La Ferme de Bel Ébat à Guyancourt, La Maison des Arts de Créteil, le Commissariat Général à l'Égalité des Territoires, le Conseil départemental de Seine-Saint-Denis, le Conseil départemental du Val-de-Marne dans le cadre de l'aide à la création, et ARCAD Île-de-France

Ahmed Madani est artiste associé au Théâtre Brétigny – Scène conventionnée art & création.

Madani Compagnie est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Île-de-France et par la Région Île-de-France et est distinguée compagnie à rayonnement national et international depuis 2017.

Création à la Poudrerie de Sevrans du 4 au 13 novembre 2016.

Elles sont venues vous raconter une histoire... Laquelle? La leur, la nôtre, sur le mode de la confiance, ou dans une explosion de rires, de danses et de chants. Elles sont une dizaine de jeunes femmes rayonnantes des quartiers populaires qui portent en elles la diversité du monde, toutes françaises, mais aux origines plurielles, notamment d'Afrique subsaharienne et d'Afrique du Nord.

F(//)ammes s'inscrit dans la veine d'un théâtre anthropologique de l'intime qui donne à entendre le bruissement d'une mémoire vive partagée ou personnelle. Dans l'épaisseur du vivant se reflète l'histoire de l'immigration française, indirectement, par le jeu des filiations, des imaginaires collectifs et individuels...

C'est un patchwork, une mosaïque de parcours, de femmes, lumineuses et ondoyantes, comme des pavillons de couleur hissés sur le toit du monde.

PETITS SECRETS DE COMPOSITION :

Ahmed Madani a fait des ateliers avec une centaine de femmes. Il a écrit à chacune d'entre elles, en a rassemblé à nouveau trente, et seules dix se sont engagées dans une aventure de plateau, ont accepté de s'enfermer pendant plusieurs mois, de parler ensemble, de livrer à la fois «leur fragilité et leur puissance». La dynamique du groupe s'est mise en place, les unes et les autres se complétant soit par leurs corps, soit par leurs récits, soit par leurs voix.

Mais le casting des histoires dépasse ce qui s'opère sur le plateau : Ahmed Madani collecte une somme considérable de paroles, d'histoires, de sentiments, de revendications, de choses que les femmes interrogées ont envie de dire et qu'il souhaite rassembler dans un propos simple et précis.

Le texte final que nous entendrons se nourrit donc à la source de bien des voix et une fois fixé, il fallait lui redonner l'élan de la parole spontanée et l'illusion de l'improvisation.

F(//)ammes est le deuxième volet d'une double trilogie, *Face à leur destin* dont la première partie, *Illumination(s)* est née du travail avec de jeunes hommes du Val Fourré, une zone urbaine «sensible» de la commune de Mantes-la-Jolie, la dernière partie (*Des garçons et des filles*) étant en construction. Il s'agit de trois regards croisés qui dessinent une topographie des «jeunes habitants de quartiers populaires» par eux-mêmes.

Ce dispositif, *Face à leur destin*, se décline donc en six œuvres de trois volets avec, à chaque fois, deux œuvres, l'une chorale, l'autre plus intime. Ces trois volets sont globalement consacrés aux «garçons», puis aux «filles», et enfin aux deux à la fois, «des filles et des garçons».

En cet automne 2018, Ahmed Madani travaille précisément à une nouvelle création qui constitue la fin du cycle des «filles» qui a été ouvert avec *F(//)ammes* : il est en train d'écrire *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* qui est une continuité de la réflexion menée dans *F(//)ammes* ; mais dans une écriture plus corrosive encore. Il met en scène des personnages, écrit une sorte de fiction extrêmement documentée concernant la manipulation sur les réseaux sociaux, sur le désir d'élévation, de trouver un sens à sa vie à travers une passion, ou pour des jeunes qui sont perdus, dans une religion, dans quelque chose de plus mystique. Suivra donc ensuite le dernier volet de la trilogie : «des garçons et des filles» – qui lui aussi se déclinera en une forme chorale et une forme plus dépouillée.

BIOGRAPHIES

AHMED MADANI raconte volontiers qu'il ne se destinait absolument pas à être «un artiste de théâtre.» Il avait fait le choix d'être psychologue, mais pendant ses études, il faisait partie d'un groupe de théâtre, en amateur, et «de fil en aiguille, cette compagnie s'est constituée en compagnie professionnelle pour une aventure d'une année». C'était en 1977, alors qu'il avait vingt cinq ans et avait commencé à s'engager dans une voie professionnelle d'une toute autre nature. L'aventure se prolonge une deuxième et une troisième année. Ahmed Madani est alors acteur et auteur dramatique. Mais il a souhaité, nous explique-t-il, «développer un projet beaucoup plus personnel, fondé sur les rapports entre l'écriture et le plateau». À cette époque-là, il se qualifie souvent d'«auteur en scène», plutôt que de «metteur en scène», car il explore avec les interprètes une écriture vivante, menée à partir d'improvisations. Il ne trouve pas ce qu'il souhaite dire dans le théâtre classique, ni dans les écritures contemporaines. Il monte alors sa compagnie, Madani Compagnie, et réalise notamment *J'accuse* d'Émile Zola en 1989 à Mantes-La-Jolie, *La Leçon* d'Eugène Ionesco en 1991 au Théâtre Montansier à Versailles, *On purge bébé* de Georges Feydeau en 1992 au Théâtre de Boulogne-Billancourt, *Rapt* en 1993 sur la Scène nationale de Petit Quevilly, de sa propre composition de même que *Familles je vous hais...me*, une pièce créée en 1994 au Théâtre Vidy-Lausanne, *Il faut tuer Sammy* en 1998 au Théâtre Dunois à Paris, *Méfiez-vous de la pierre à Barbe* en 1999 au Théâtre de la Tempête ...

Une nouvelle page de son histoire s'écrit ensuite, quand, après avoir reçu l'appui de Jack Lang (avec lequel il avait développé des expérimentations de théâtre urbain), ainsi que le soutien de Catherine Tasca, Ministre de la culture, il obtient la direction du Centre dramatique de l'Océan Indien de 2003 à 2007. Il développe alors des projets de créations en prise directe avec la culture et la langue de l'île de Bourbon, comme *L'Avis du mort* et en version créole *Lavi lo mor* (traduction de Carpanin Marimoutou) en 2003, *Le Médecin malgré lui* et en version créole *Doktèr Kontrokèr*, la même année. Ce qu'il redécouvre dans cette «région ultra périphérique européenne», c'est la transmission orale, «la transmission par la parole, le cercle autour du narrateur, du conteur ou de la conteuse» qui est essentielle dans *F(1)ammes*, et ce particulièrement lorsqu'il crée en 2005 *Légendes créoles* de Daniel Honoré.

Beaucoup de spectateurs suivent alors ses créations à Saint Denis, sur l'île de la Réunion, alors qu'ils ne rentrent jamais au Centre dramatique, car, comme Ahmed Madani nous le confie, «pour eux, un Centre dramatique, c'était un peu les urgences : dans "dramatique" ils entendaient le drame, l'accident. Ils pensaient donc que c'était un centre médical où l'on traitait les urgences!» Or pour ce metteur en scène, il s'agit toujours de s'adresser à tous les publics – que le théâtre puisse investir «des entrepôts, des magasins inoccupés, des immeubles abandonnés, un haras» participe de ce même désir.

Pendant son mandat de directeur, il crée un Festival, « L'œil du cyclone », en 2004, pour favoriser la rencontre de metteurs en scène, d'acteurs et d'auteurs notamment de l'Océan indien. C'est dans ce même contexte, qu'il organise avec la Fondation Beaumarchais le premier concours des écritures dramatiques de l'Océan indien.

Quand il sort de l'institution, il poursuit ses activités artistiques au sein de sa compagnie qui est conventionnée avec le Ministère de la Culture / DRAC Ile-de-France et la Région Ile de France. Il crée *Ernest ou comment l'oublier* sur la scène nationale d'Annecy en 2008, *Paradis Blues* de Shenaz Patel au Centre dramatique national de Limoges en 2009, *Le Théâtre de l'Amante anglaise* de Marguerite Duras au Centre dramatique de Rouen en 2010 et *Fille du paradis* d'après *Putain* de Nelly Arcan au Théâtre Essai à Paris en 2011. Mais très vite il réfléchit à un nouvel axe de travail, plus engagé socialement et politiquement et lance cette aventure *Face à leur destin*, avec la jeunesse des quartiers populaires, qui donne naissance à *Illumination(s)* au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie en 2012, *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* créée au Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie, en 2014 et *F(II)ammes* présentée à la Poudrerie de Sevran en 2016.

C'est ainsi que de création en création (une trentaine à son actif), cet auteur et metteur en scène franco-algérien ne cesse de questionner l'histoire contemporaine, de la dessiner non par des documents écrits, mais par le témoignage subjectif fictionnalisé, dans une démarche épistémologique sensible, en historien du vivant. Avec des questionnements socio-politiques pour pierres angulaires, il inscrit sa recherche artistique dans la lignée des pionniers d'un théâtre populaire dont Omar Porras est un fervent admirateur (qu'il s'agisse de Maurice Pottecher, de René Morax, de Jacques Copeau ou encore de Jean Vilar).

Sans doute n'est-ce pas tout à fait un hasard que ces deux artistes, Omar Porras et Ahmed Madani, se retrouvent cette saison. Leur rencontre s'est faite il y a déjà longtemps, par l'entremise d'un ami commun, Joan Mompарт qui a démarré son métier d'acteur dans une aventure (présentée au Métropole) qu'Ahmed Madani avait développée au Théâtre de Vidy-Lausanne, en 1994, à l'époque de René Gonzales, et qui s'appelait *Familles je vous hais...me*. Joan Mompарт était alors très jeune. Cette première expérience de plateau le pousse à rentrer dans ce métier. Il rencontre Omar Porras, puis travaille avec lui. Parallèlement Ahmed Madani, une fois directeur du Centre dramatique de l'Océan indien sur l'île de la Réunion, Le Grand Marché, a gardé des liens avec Joan Mompарт qu'il a engagé comme collaborateur artistique de 2003 à 2006 pour le projet *L'Improbable vérité du monde* – et parallèlement, en 2005, il a fait venir *La Visite de la vieille dame* par le Teatro Malandro. Le théâtre se construit sur des « affinités électives » et universelles...

ENTRETIEN AVEC

Brigitte Prost: Pourrions-nous dire que votre théâtre est engagé politiquement ?

Ahmed Madani: Je n'ai jamais eu d'engagement politique militant et me suis démarqué assez rapidement de cela. J'ai toujours considéré que c'était par le biais de mon travail d'artiste que je pouvais amener une réflexion politique, sans la mettre toujours au premier plan, à partir du sociétal. Il s'agit d'interroger le monde d'aujourd'hui, sans forcément apporter de réponse, de poser des questions, de poser les bonnes questions, en se servant de l'écriture qui est vraiment la pierre angulaire de ma réflexion.

B.P.: Quand vous créez un spectacle, il y a toujours des incidences avec le réel. Peut-on parler pour autant de « théâtre documentaire » ?

A.M.: Ce n'est pas ce que je fais. Je ne me classifie pas dans cette catégorie. Je me revendique « écrivain de théâtre » : c'est par l'écriture, par l'art poétique, que je peux développer une réflexion socio-politique. C'est vraiment le sens de ma démarche. Cela a toujours été présent. Les difficultés que l'on traverse depuis des années se sont exacerbées du fait de la mondialisation du libéralisme. Je soulève des questions qui y font écho et cela ouvre un débat. Pour autant, ma posture, c'est que je ne fais pas passer de « messages ». Les spectateurs peuvent se dire qu'il y a un « message »... Je me place du point de vue poétique.

B.P.: Il y a quelque chose d'humaniste dans votre démarche ?

A.M.: J'ai beaucoup plus de liberté de ton que je ne pouvais en avoir auparavant. Mes spectacles ont en effet une tournure plus humaniste que par le passé, qu'en un temps où j'avais une volonté démonstrative. Le cœur de mon travail se situe dans un rapport d'humanité. Il s'agit de partager la parole sur le plateau avec des personnes qui vont finir par devenir des personnages, mais qui au départ sont des personnes, et qui par leurs récits, leurs histoires, leurs présences, leurs émotions donnent à voir et à entendre d'autres points de vue que celui, très réducteur et simplificateur, récurrent dans les médias... Avec moi, le côté documentaire est au second plan, non au premier.

B.P.: Nous pourrions aussi dire que votre démarche artistique relève d'une certaine anthropologie ?

A.M.: Oui. Nous sommes dans une anthropologie du rêve : cette anthropologie a une dimension de distanciation par rapport au réel et au contemporain. Il s'agit de chercher à travers la singularité d'une personne sa dimension universelle. Nous partons du singulier pour arriver au pluriel. Et cela, c'est quelque chose qui est pour moi extrêmement important. Léon Tolstoï dit : « si tu veux parler de l'universel, parle de ton village. » De ce point de vue-là, je m'intéresse plus aux habitants du village. Et comme le village est mondial, on peut atteindre la dimension de l'universalité, parce que l'on va pointer des choses tellement fragiles, très sensibles, extrêmement intimes qui ne sont pas des représentations sociales que l'on peut avoir dans la tradition documentaire.

B.P.: Nous entrons dans un endroit qui est passionnant pour l'auteur dramatique...

A.M.: ... Oui, puisqu'il va falloir faire émerger des personnages

AHMED MADANI

de ces personnes et donc les emmener à ce niveau de représentativité poétique, théâtrale, symbolique, qui va leur faire prendre une dimension supérieure, inconnue d'elles au moment où elles énoncent leur histoire ou leur récit, qui au départ leur semblent anecdotique, mais qui a une grande profondeur.

B.P.: Comment procédez-vous? Par quel cheminement?

A.M.: Je vais vers l'essentiel. La personne est là. Elle est présente. Elle est réellement présente. Elle a les pieds sur terre et elle s'adresse aux autres. Cette dimension de l'adresse est extrêmement importante: elle est dans l'écriture et elle est dans la présence de la personne qui parle aux autres, qui parle d'une expérience personnelle qui va résonner et résonne avec l'expérience de ceux et celles qui regardent, parce qu'à mes yeux le théâtre ne fait qu'une seule chose: il met en scène la vie des spectateurs.

B.P.: Dans *F(l)ammes*, nous sommes dans une sorte de conte contemporain où l'on reconnaît différents éléments de notre époque, et en même temps, ce qui est dit peut paraître incroyable – même si c'est vrai. Comment ce mélange du réel et de la fiction s'est-il opéré? Comment êtes-vous intervenu sur ce mélange?

A.M.: Je suis quelqu'un qui écoute. Et cette écoute dure très longtemps. J'enregistre les propos échangés et à un moment donné j'ai une banque de matériaux qui est considérable. Je me retrouve face à ces matériaux, à toute cette diversité d'expression, à ces manières de parler...

B.P.: Il faut que vous ameniez une distance...

A.M.: Il faut que je permette à ces jeunes femmes de quitter le champ de leur personnalité et d'entrer dans celui de l'interprétation, d'être des actrices sur une scène, il faut que je leur donne un matériau transposé, une écriture, inspiré de leur sensibilité, de leur histoire, mais qui la transcende complètement par l'écriture. S'il n'y a pas l'écriture, ce n'est pas intéressant. Il s'agit de se servir de cette parole, de cette singularité, comme matériau de base, pour en faire un acte poétique qui va permettre à l'interprète d'avoir le sentiment à la fois de se raconter et de ne pas se raconter.

B.P.: Parce que vous vous inspirez de témoignages réels, nous avons l'impression qu'il y a une oralité très prégnante, mais en fait, cette oralité est très écrite: elle dépasse, inclut la dimension singulière et la rend ainsi plurielle, universelle.

A.M.: C'est parce qu'il y a une écriture qu'on atteint l'universel.

B.P.: Vous arrivez à travers ces femmes et à leur aventure à dessiner une histoire de l'immigration française très sensible parce que très humaine...

A.M.: Pour les dix jeunes femmes qui sont sur le plateau, toutes françaises, mais dont les parents ont des origines différentes (d'Afrique subsaharienne et d'Afrique du Nord essentiellement), cette aventure sociale, humaine, de partager ensemble un grand récit qui nous dépasse et de le donner aux autres est une aventure émancipatrice.

VOS PROCHAINS

RENDEZ-VOUS

SAISON 18—19

05 & 07.10.18

SATI(E)RIK!

Cédric Pescia / Omar Porras

13.10.18

SIGA VOLANDO

24.10—18.11.18

UNE CHAMBRE EN INDE

Le Théâtre du Soleil / Ariane Mnouchkine

23.11.18

BACH — OPUS I

Cédric Pescia

25.11.18

BACH — UN PETIT AIR...

Cédric Pescia

04—09.12.18

MACBETH (THE NOTES)

William Shakespeare / Dan Jemmett

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41 (0)21 625 84 29

info@tkm.ch / www.tkm.ch

Des flyers sont à votre disposition dans le foyer.

Toute la programmation et vente en ligne sur notre site internet.